

Paroles d'un analysant freudien* :
« Mon analyse a valu le coût ! »

Je suis (r)entré en analyse avec le désir de ne plus désirer ; j(e m)'en suis sorti – pour autant que l'on (s')en ressorte – avec celui que ça ne cesse plus de désirer, jusqu'à ma mort au plus, et même plus vraiment, au moins... *Mon analyse m'est, toujours et en corps, pas sans effets. Pas sans.*

Ce sont des douleurs physiques et des souffrances psychiques, qui m'ont allongé sur le divan de *mon* analyste. Entre *mon* corps et *mon* esprit, c'est peut-être plus qu'un, ce ne sera jamais tout à fait deux. Mes angoisses, devant cette vie, qui sans cesse jaillit, mes détresses devant cette mort, qui sans cesse tarit, m'y ont conduit dans l'illusion mortifère de pouvoir, que dis-je, de devoir, au mieux, leur échapper, au pire, les maîtriser. Les dernières me poussaient aux bords des précipices. J'y éprouvais l'ivrognerie de mes vertiges. Les premières me pliaient littéralement en deux par des coliques spasmodiques, partagé que je suis entre mes envies et mes peurs de vivre, et donc de mourir. *Courbe la tête, fier Sicambre !* J'y souffrais les douleurs de mon humaine vie, *perdable de sa condition*. Mes désespérances étaient à la hauteur de mes espérances ; l'inespéré – c'est-à-dire la vie à mort – m'effrayait.

Aujourd'hui, je l'espère tout autant que je le crains. Mes proches me trouvent moins à vif, mais, apparemment, pas moins vivant. Peut-être plus... *Mon analyse a changé le regard des autres sur moi-même, en changeant mon regard sur les autres et donc sur moi-même.* Ils ont leurs histoires. En semble, j'ai les miennes... en différences. Mes passages réitérés sur le divan furent (d')une apaisante corrosion, une suite discontinue d'apaisantes corrosions, de mes orgueils et de mes humilités, de mes culpabilités et de mes innocences, de mes vergognes et de mes fiertés, de mes vanités et de mes modesties, de mes grandeurs et de mes petitesesses... de pas toutes mes équivoques.

Un de ses plus chers présents reste en corps à ce jour de pouvoir, plus ou moins, m'autoriser à me demander : *pourquoi ai-je donc tant envie de ce qui me fait peur ?* – sans plus trop m'offusquer de (devoir) m'en culpabiliser, pour m'empêcher de tenter d'y répondre. Cela m'aide en corps à laisser passer la vague, les vagues. Angoisses, détresses, me traversent par vagues successives. Leurs fréquences et leurs intensités n'y sont jamais continues. Le bonheur n'existe pas : seul quelque moment de joies. Constaté, qu'il y a déjà quelque temps, qu'une vague ne m'est pas passée, m'est le plus souvent prémonition d'une prochaine plus terrible en corps. Plus j'essaierai d'y résister, plus elle m'en portera. Tenter sans jamais vraiment cesser de donner du sens aux non-sens et plus en corps du non-sens au sens me permet désormais en quelque occasion fugitive de m'en laisser traverser, autrement.

Je suis (r)entré en analyse dans le mois qui a suivi la retraite de mon père ; je venais juste de me tenir sous ma thèse. Une certaine vulgate psychanalytique, qui irrigue toute la société, tente de nous faire croire bien des choses, et entre autres, qu'il nous faudrait *faire nos deuils*, et que nous devrions *tuer le père*. Le drame, ce n'est pas de tuer le père, le drame, c'est qu'il soit déjà mort, c'est-à-dire qu'il soit né tel, qu'il soit mortel. Entre piété et pitié pour son corps, vieilli, réduit, usé, tiré jusqu'à la corde, soumis, mis sous, à l'écart, est bien vite apparu, sur le divan de *mon* analyste, le mépris et ses méprises.

Avec au bout des contes, celui et celles sur moi-même, moi et le même, déjà plus qu'un, mais jamais tout à fait deux. Ce mépris m'a longtemps empêché de le travailler. Il contient l'idée qu'il y aurait des gens inférieurs et des gens supérieurs. Il me fait, en corps, fluctuer entre des ivresses d'exaltation vaniteuse et des gueules de bois de détresses désespérées. L'aborder en analyse m'a longtemps ramené au *qui suis-je ?* fondamental : qui suis-je pour pouvoir mépriser ce mépris de moi-même, sans finir par me le mépriser, moi et le même ?

Mon mépris, c'est d'abord et en corps celui de *mon* corps, de ce corps qui décline, pourrissable, pourrissant, de sa condition. C'est le mépris du corps tout court. Le bête mépris de la bête, et ses méprises entre anges et bêtes.

Ce sont ceux du langage lui-même qui, sans cesser, oppose, *oui/non*, – c'est la méprise et sa malédiction –, et ordonne, *bon/mauvais*, des histoires de *Bien* et de *Mal* – c'est le mépris et sa médisance. Nous disons alors que nos pieds sont bêtes : ils sont au niveau *inférieur*. Nos mains, à l'étage *supérieur*, sont intelligentes : ce sont elles qui pensent, prennent, manipulent, et supplient. Pourtant, c'est sûr : c'est par, c'est sur ses pieds, que l'être humain s'accomplit, qu'il accomplit son inaccompli. Je ne suis qu'un pèlerin, qui va de tombes en tombes, cherchant sa demeure première, pour finalement se perdre, plus que se retrouver, dans sa dernière.

Mon mépris se nourrit de ma honte, de ma honte d'être en vie, en vain, nu, de ma honte de ne pas mourir de honte d'être en vie, en vain, nu, la honte d'Adam et d'Ève, dès qu'ils croquèrent le fruit défendu de l'arbre du langage. Ma honte, mes hontes, leurs auto-persécutions/conservations, furent mes plus fidèles compagnes tout au long de *mon* analyse. Ce sont elles qui m'y appelaient, ce sont elles qui m'y enfermaient.

Mes hontes sont enfouies aux tréfonds de ma chrétienne culpabilité. Coupable d'être né, coupable d'être né tel..., coupable de ne pas re-n'être. Ne mérité-je pas la mort, qui paraît-il se mérite ? Même *les petits cochons* n'avaient pas voulu de *Moi*... Il m'a fallu d'abord déblayer, quelque peu, mes culpabilités, avant de pouvoir laisser passer quelque honte. L'analyse en me dépouillant bout par bout, bout à bout, d'illusions imaginaires et mortifères sur, de, *Moi-même*, m'a permis de défaire quelque peu mes culpabilités, sans avoir trop peur donc trop envie de (se) laisser aller, (à) passer de ma honte, au lieu de *m'en étaler*... toujours et en corps.

Ma thèse venait définitivement refermer de mes adolescences, que mes études en médecine avaient illusoirement prolongées. Le désir de ne plus désirer s'était installé à l'entrée de leur pot au noir, au début de cet âge des possibles par excellence, où je rêvais en corps d'impossible(s). J'en avais formulé le vœu secret, lors d'une montée de sève printanière et pubertaire, primesautière, en croquant, dans l'arbre, ma première cerise de l'année. Plus qu'un vœu, c'était un serment que je me prêtais à moi-même. Je savais que rien au monde ni personne ne pourraient m'en relever. À la vie, à la mort...

Il *me* faudra toute la durée des onze ans de *ma* cure analytique pour m'en relever. Et me relever un jour du divan où j'avais dû m'allonger. Ce serment, j'étais à la fois *celui-là* seul qui le prêtait, *celui-là* seul devant qui je me trouvais déferé, *celui-là* seul qui le recevait, *celui-là* seul qui me jugeait et qui m'obligeait. L'Œil jusques en la tombe serait cette petite voix de la conscience, ce petit maître *jedi*, ou plutôt *jetedis*, et même *jetedist'estoi*, c'est-à-dire, *taistoi*, qui, depuis mon âge de raison et donc de déraison, me résonne et me resonance sans jamais vraiment cesser.

L'impossible de son inhérente contradiction élevait mon vœu au rang de sacrifice. L'enjeu de ce sacrifice est absolu. Il a les attraits de la mort. Le sacrifice, c'est toujours et en corps, celui de la bête. Appelez-la *bélier primordial*, ou *corpus christi*, c'est, toujours et en corps, du corps, dont il est questions. Ce sacrifice évoque avec force les liens tissés, jadis, entre les dieux et les victimes, qui les suppléaient sous une hache au double tranchant.

Je croyais me retirer d'un jeu auquel j'étais sûr de perdre et dont je croyais pouvoir prédire le cours inexorable, quoi que je fasse. J'étais emmuré vivant dans le silence et dans l'image de la mort. Je séchais sur pied : je crevais. Mon vœu ne peut être en aucune façon exécuté : c'est prétendre avec du désir édifier son absence. Par un tel vœu, j'étais soumis à l'impossible. De quelque côté que je me tournais, quelque parti que je prenais, l'angoisse m'était irrémédiable : fantôme(s) ou renégat.

Les enfants, aujourd'hui plus en corps, filles ou garçons, peu importe leur sexe, devraient devenir maîtres des monstres de leurs poches : *masters* de leurs *pokémons*, acrosyllabisme de l'anglais : *pocket monsters*. Ils devraient tous les attraper, les enfermer dans une balle de poche, et les y dresser. Ils devraient devenir maîtres des corps de leurs monstres, des monstres de leur corps. Le discours du maître, on se l'adresse d'abord, aussi, et surtout à *soi-même*. À chaque fois que l'on se croit maître de soi, maître de son être, maître de son corps. Un corps à mettre en *branle*. Le langage rend esclave. Le langage rend le corps esclave.

La bandaison, papa ! Ça se commande pas !, je connaissais la *mâle ritournelle* de Brassens depuis longtemps. Le sexe demeurait, pourtant, pour (mon) Moi une question de performance(s). L'appel à mort de la vie. C'est la (petite) mort que j'y attendais, elle que j'espérais, elle que je redoutais. Toujours et en corps, ce désir de ne plus désirer. Je ne dis pas qu'aujourd'hui j'ai moins peur du fiasco, juste que je comprends un peu des pourquoi je le désire en corps. Ça aide. Ça m'aide. C'est toujours et en corps la mort de la bête. Des bêtes meurent au moment où elles fraient et s'accouplent. Quelque chose est finie. Quand on aime le plus intensément, quelque chose est finie.

« *Mon corps m'appartient !* » est une phrase renversante. Qui est donc ce *m'*, ce *Moi* ? Si ce n'est, déjà, au moins, ce corps. Le corps et l'esprit font peut-être plus d'un, mais toujours moins de deux. L'analyse m'a permis de mettre ces questions aux travaux. Littéralement, le corps soutient l'esprit. Pour parler, je ne peux, pour autant, que refuser de me réduire à ce qui m'incarne. Je ne peux que refuser, en même temps, et la prématurité, l'incomplétude de *mon* corps non-fini, et sa finitude, sa mort inéluctable, impensable. Il n'y a peut-être rien de si vénérable que cette règle de grammaire qui interdit le possessif, qui interdit toute prétention à l'identité, à toute propriété, s'agissant des parties même du corps. Il ne faudrait pas dire : « *J'essuie mes pieds !* », mais : « *Je m'essuie les pieds !* ».

Le langage rend (le corps) esclave. Le corps se tait. Oh ! il ne fait pas silence, il peut même être très bruyant. Mais *mon* corps se tait, et je le corsetais tant et plus, que je m'y retrouvais enfermé, renfermé dedans. J'en fis vite une prison. Le point d'inflexion dans mes manières de le considérer, de le sidérer comme un con, fut un rêve. Je me retrouvais prisonnier de *mon* propre corps, comme dans une enveloppe hermétique avec pour seule communication avec l'extérieur, une visière hachée de barreaux. Travaillé sur le divan de *mon* analyste, ce rêve me permit aussi de prendre conscience de ma solitude fondamentale, ou plutôt d'y consentir quelque peu. Je suis né tout seul, je mourrai tout seul. Entre les deux, juste une série de faits divers, dont je peux peut-être aujourd'hui avoir l'illusion d'un peu plus les choisir moi-même, plutôt que de les subir sans jamais cesser, jusqu'au dernier, inéluctable.

Ne plus trop considérer *mon* corps, donc ne plus trop me considérer moi-même, comme une bête méprisable que « je » devais dresser, m'a permis de pouvoir commencer à me redresser, à me déplier, quelque peu... *Cambre la tête, fier si courbe !* Cela m'a permis de laisser un peu plus passer de la vie et donc de la mort en moi-même, en *mon* corps, en corps et encore. J'ai alors, enfin, accepté, par exemple, d'apprendre à danser, à danser en public, et même quelques fois devant un public : en spectacle. Pour cela, je suis allé regarder *mon* corps en mouvements dans une glace sous les regards d'autres, en sembles. Puis, je m'y suis laissé éprouver par la vie et sa branloire pérenne. Pour se déplacer sur le corps d'autres animaux, ne dit-on pas qu'il faut *y faire un avec la bête*... À ses détours, la danse m'a alors aidé à poursuivre de mes dépouillements en *mon* analyse même.

Mes premières années, je restais cloué, pour ne pas dire crucifié, sur le divan de *mon* analyste. Figé sur *mon* dos dans une position mortuaire, jambes et bras *bien* croisés. Le jour où j'ai pu m'en surprendre, je venais de me voir joindre *mes* mains sur *mon* torse. Pour compléter le tableau, il ne m'y manquait plus que d'y ajouter le chapelet avec le crucifix, et d'y fermer les paupières. Je suis alors passé pour quelques années en corps dans une position latérale – de sécurité ? –, qui pouvait évoquer celle d'un fœtus, qui est aussi celle, où je m'endors en corps, avant de pouvoir re-n'être les dernières années, en variant mes modes d'allongements au grès de mes séances. Je me suis même levé, enfin redressé, une fois, au cours de l'une d'elles... Cela a mis fin à la séance, pas en corps à l'analyse.

Le désir d'en finir avec le désir m'aura ainsi longtemps paralysé sur le divan de *mon* analyste. Je le lui projetais d'abord, d'autant plus dans ces temps premiers où je l'ai garé sur un piédestal. Je l'y hissais drapé de ma plus belle toge stoïque, à la force et à proportion de mon mépris de moi-même. L'en libéra et m'en libéra, par à-coups successifs, son silence insistant, scandé de quelques fermes interventions bien senties et bien pesées, mais peut-être plus en corps de certaines interprétations, où il se prenait les pieds dans ses tapis. Ses lapsus, ses bégaiements, ses bafouillements, furent aussi importants, si ce n'est peut-être plus, que les miens, dans *ma* propre analyse.

Je le lui projetais dans un premier temps d'autant plus facilement que, dans ce désir de ne plus désirer, j'étais dans un mal-entendu symétrique, concernant la psychanalyse et le bouddhisme.

Siddhârtha Gautama enseignait l'absence de désir(s) pour atteindre le nirvâna, c'est-à-dire étymologiquement l'extinction, l'expiration, qui n'est rien d'autre que la mort, sans pour autant la désirer. La sidération, c'est l'absence de désidération, c'est-à-dire, étymologiquement, de désir. Désirer en finir avec le désir, c'est toujours et en corps désirer. L'analyste freudien – pour autant qu'il existe – n'est pas un bouddhiste zen. C'est même l'exact contraire. À la différence de ce dernier, il cultive quelque intranquillité. Là où je ne me trompais pas, c'est sur la place centrale de *leur* désir dans (leurs réflexions sur) leurs fonctionnements à tous deux.

Je me souviens, pour autant que je les reconstruise, de douleurs physiques, à type de contraction et d'oppression, qui, longtemps, m'ont étreint sur le divan de mon analyste, lorsque j'abordais la question du désir. Sous mes culpabilités, j'avais honte de désirer. Je savais bien quelque part que mon désir d'en finir avec le désir ne tenait pas la route, c'est bien pour cela que j'étais là. Mais s'il ne tenait pas la route, c'était de ma faute : je n'étais soit pas capable, soit pas digne, de la lui faire tenir.

Tant que je n'ai pas eu un tant soit peu lâché cette façon de voir, de vivre, où je me cramponnais, où me cramponnaient ma peur, et donc mon envie de vivre et donc de mourir, je suis allé deux fois par semaine à mes séances avec une boule au ventre, qui faisait le yoyo jusqu'au fond de ma gorge. Heureusement, j'en ressortais le plus souvent quelque peu allégé, sinon j'aurais longtemps pu faire tourner en ronds le masochisme. Je ressemblais alors à un homme qui s'époumone en tambourinant sur une porte. Il implore qu'on lui ouvre pour le laisser sortir, alors qu'il est déjà dehors. Cela ne servait à rien de me dire que j'étais déjà dehors, je ne pouvais pas en corps l'entendre.

Pour pouvoir l'éprouver, m'en laisser traverser, il aura fallu quelques années de cette démarche d'humilité, qui consiste à aller voir un jour un autre pour l'entretenir de mes (mal)propres bancalités, et y reconnaître que *claudiquer n'est pas pécher*. Je savais bien que *nobody's perfect*, mais *Moi* en corps moins que les autres. Nous naissons non-finis, nous mourons non-finis, y compris en corps. L'être humain trouve au mieux, c'est-à-dire au pire, sa perfection dans sa fin, qui est la mort. Je tentais l'impossible de me *mort-vivantiser*... Aujourd'hui, j'essaie de vivre chaque jour comme s'il était le dernier et de travailler comme si j'avais devant moi tout le temps possible. L'étude est ma seule lumière.

La règle fondamentale du divan de Sigmund Freud contient une même contradiction à celle qui m'avait conduit à m'allonger. L'analyste fait vœu de silence en lui ; il rejoint la contradiction propre au vœu de silence : prétendre avec des mots édifier du silence. En regard, sans se voir, l'analysant fait vœu de parler, de dire tout ce qui vient, de ne pas se le taire. *Le vœu de silence*, c'est Pascal Quignard qui m'en passait les mots. La voix, qui s'élève en moi, quand je lis ses écrits, est d'une apaisante corrosion. Lire *sa rhétorique spéculative* m'est une suite discontinue d'apaisantes corrosions, en échos à *mon* travail d'analyse : ouvertures en d'inopinées fermeture-éclair, éclair des métaphores, de leurs corrosifs inattendus, de leurs apaisant changements d'épaule.

En *analysant*, je me suis alors retrouvé confronté à la, à *ma*, contradiction par la face, où c'est la langue même, qui doit se résoudre en retournant ses armes contre elle-même. Elle doit se porter en avant. Elle doit s'exposer dans le dessein insensé de perdre définitivement la bataille. Elle doit s'escrimer à défaire, à détruire, les fonctions dont les sociétés et les cultures la prétendent porteuse. Défi et carnage. Elle doit mettre flamberge au vent : lame nue, vaine, couverte de son sang qui brille comme un *secret de Polichinelle*. Dont le caractère dénué de sens *brille*, comme la langue dit d'un objet qui tout à coup fait défaut, qu'il *brille* par son *absence*.

C'est ce que veut dire le mot sarcasme. Ce qui est dit ne l'est pas. Il dit ce qu'il ne dit pas, et il ne dit pas ce qu'il ne dit pas. Du moins ne dit-il pas – *lato sensu* –, ce qu'il ne dit pas – *stricto sensu*. Il s'emploie à dire sans dire. Une langue bien faite ne peut supporter dans son fonctionnement qu'une figure conserve du sens. Non seulement, elle détruit les significations affectées aux mots qu'elle utilise, mais elle fauche soudain la matière même de la phrase.

Tel est le sarcasme. Il rappelle à la pensée quelque chose, quelque chose de très détraqué, fait de perte, d'absence de sens, et de saccage. Ce quelque chose est à l'origine, à chaque fois renouvelée, de la langue dont on use, supposé que nous usions d'elle. En un autre sens, il est absolument ce qu'elle est matériellement : autodestruction. Rabelais a emprunté ce mot au bas latin, *sarcasmus*, lui-même pris au grec, *sarkasmos*, rire amer, dérivé du verbe *sarkazein*, mordre la chair. La langue doit (re)mordre la chair. La chair mordre, la chair morte. Et qu'un coup de sang lui donne du lustre, et illumine le mort-vivant.

Mordre la langue, à s'en mordre les lèvres, à s'en mordre la langue, à m'en démordre le corps, me fit cheminer les cours de *mon* analyse. Au fil des séances, au décours d'incertains passages éphémères, j'y lâchais quelque peu ma chrétienne culpabilité et son idéal stoïque. À partir du moment où nous parlons, nous ne sommes plus jamais nus. Adam et Ève ont de suite caché leur sexe. C'est ce que condense le conte du roi nu. Les êtres parlants ne sont jamais nus, ils ne peuvent que se dénuder et/ou être dénudés. L'angoisse est désormais notre seule nudité, notre seule impudeur.

Par l'idéal stoïque, je m'imposais une pudeur, et donc une impudeur, démesurée, détraquante. Je tentais de retenir, de contenir toutes mes émotions, comme le con tient. Elles m'en devenaient un poison acide, qui me rongait les chairs et le cœur. Je m'épuisais à élever sans cesse des digues pour refouler des océans de larmes. Je m'y noyais. Leurs trop-pleins s'écoulaient qu'en mêmes dans des rhinites allergiques diverses et variées, des rhumes itératifs – des crèves, dit-on parfois fort justement – et je ne sais quoi en corps. Ils ont peu à peu disparu. Aujourd'hui, je n'ai plus vraiment de pudeur pour mes larmes de joies ; je reste plus mesuré, c'est-à-dire plus démesuré, pour mes larmes de peine ; je m'autorise cependant un peu à les laisser couler, s'écouler, sans trop de vergogne.

La meuna vergonha, ma honte en pas-toi, *ma suffisance*, mon insuffisance en pas-moi, considéraient la psychanalyse comme supérieure aux TCC (thérapies cognitivo-comportementales) : ces dernières ne feraient que *déplacer* les symptômes, alors que la première les rendrait *inutiles*. *Hubris*, quand tu nous tiens ! Tout ce que je peux dire, c'est que je souffrais déjà suffisamment de vouloir me dresser, de vouloir dresser la bête que je suis, pour ne pas aller essayer de me surdresser en corps plus dans des TTC. Leur but est bien quant à elles d'éradiquer le symptôme (à mort), en oubliant parfois bien vite la vie qui va avec. Ce ne fut pas ceux de *mon* analyse. Si mes principaux symptômes se sont progressivement amendés, c'est *de surcroît*, comme on dit. Il en est même apparu un nouveau, avec lequel je vis aujourd'hui dans une paix relative, sous la forme de poussées diverses et variées d'un psoriasis palmo-plantaire, pustuleux qui plus est. Ou en corps, mes colères rentrées, mes haines, se transforment désormais en rages de dents, dedans, deux-dans... Pouvoir en sourire un peu ne fait pas disparaître ma douleur, cela l'atténue d'un pas-de-côté.

Allégé de mes armures emprisonnantes, plus ou moins au clair obscur avec mes culpabilités et mes hontes, de créature formidablement dérisoire, les deux ou trois avant-dernières années de *mon* analyse furent confortables. Je me lovais dans ce qui était devenue la facilité douillette du divan de *mon* analyste, à l'abri... J'avais lâché pas mal de leurres et de leurs souffrances. Il m'en restait un, pas piqué des vers, celui de lâcher ce confort et ses artifices. Mon désir d'en finir avec le désir s'y révélait désir de savoir le fin mot sur le désir. Je n'en finissais pas d'y reconnaître mon désir, comme étant, d'abord et avant tout, celui des autres, et, en premier lieu, celui ou ceux de ma mère, et de ses paradoxales injonctions : « Sois grand, mon petit ! ». L'analyse me faisait re-sentir que je ne savais jamais ce que j'étais en train de dire, et pire ou mieux, que je ne savais jamais vraiment qui le disait. Quand je dis que mon désir est le sien, me revient, à l'esprit et au corps, le *dur désir de durer*, que chantait Paul Éluard.

Durant mon âge de latence, Napoléon fut une figure à la hauteur de mes petitesesses supposées, le parangon d'intégration, et donc de désintégration, d'un fils d'étranger. « Pourvu que ça dure ! », tels sont les mots que l'on prête à sa mère, lors de son sacre, le deux décembre 1804, à Notre-Dame. Elle y était pourtant à la fois absente, et à la fois représentée sur la toile, le voile de Louis David. *Pourvu que ça dure !*, tel serait le désir d'une mère pour être Laëtitia, heureuse...

Ça ne dure pas, ça durcit, se rétracte, et meurt. Comme le fascinus redevient *mentula* dans la détumescence. Comme le fascinus ressort *mentula* du vagin... *Pourvu que ça dure !* Pourvu que ça reste dur, mais sans jamais durcir vraiment, sinon ça meurt. Et plus ça dure, et plus ça cesse en durcissant, plus ça se rétracte et plus ça meurt. *Pourvu que ça dure et donc que ça cesse !*, telle serait l'injonction paradoxale de La mère, qui n'existe pas.

Pourvu que ça dure ! – sous entendu, les *commodités* douillettes du divan –, fut l'une de mes libres associations vers la fin de ces confortables années. La scansion, plus que la sanction, de mon analys(t)e fut rédhitoire : le prix de mes séances augmenta de cinq euros. Il me fallut alors encore un autre hiver avant de mettre un terme à l'*interminable*, c'est-à-dire à *mon* analyse.

Elle m'avait heureusement permis de supplier, de sublimer ailleurs. D'abord dès les premières années de *positions latérales*, par la peinture, où je pourrais dire *a posteriori* que j'y mettais en forme(s), ce que je ne pouvais mettre en mots. Mieux, *mon* analyse m'autorisait à laisser de mes traces sans trop de vergogne. Progressivement, lâcher, laisser passer mes peurs et mes envies, lâcha, laissa passer mon ou mes traits. C'est l'inattendu, auxquels les dieux livrent passage, que j'y recherchais désormais.

À la fin, ce fut mon écriture qui s'en trouva libérée ; elle laisse dorénavant passer un peu plus de mes peurs et de mes envies de laisser quelques traces, et d'écrire, et donc de dire, pas mal de bêtises. Toujours et en corps, des histoires de bestioles, qui s'étiolent... Depuis j'écris sans jamais vraiment cesser, *interminablement*, et je m'écrie en vous écrivant :

« Oui ! *Mon* analyse a indubitablement valu le coût ! »

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau, le dimanche premier avril 2012.

* : à croire évidemment sur parole, d'autant plus, ou plutôt, d'autant moins, que le se disant analysant freudien tiendrait *aussi*, depuis, lieu d'aisances... Par quels détours de passe y passe ? Peut-être une autre histoire, en corps la même... Nous ne serions que des passeurs passant. Pas sans.

Tout le reste est littérature...